

Copito

ou

**Les derniers mots de Flocon de Neige,
le singe blanc du zoo de Barcelone**

PERSONNAGES

SINGE BLANC.

SINGE NOIR.

GARDIEN.

Dans l'enceinte principale du zoo.

Le singe blanc somnole, juché sur quelque chose qui rappelle le trône papal.

À côté de lui, le gardien ; son attitude et son allure sont celles de garde du corps d'un homme important. Il surveille les mouvements suspects du public. Si quelqu'un jette de la nourriture au singe blanc, il s'avance et la goûte. C'est lui qui donne à manger au singe blanc, le lave, l'épouille. De temps à autre, il consigne les faits et dits du singe blanc.

Le singe noir est concentré sur une seule et unique besogne : empiler des objets, en faire une petite montagne qui lui permette d'approcher une banane pendue en hauteur – qu'il n'arrive pas à atteindre. Il se nourrit des restes du singe blanc, évolue dans l'espace que lui laisse ce dernier. Pour communiquer avec le singe noir, le gardien dispose de deux mots : « Nikro » et « Romek ». Le singe noir fait ce qu'il peut pour obéir, mais n'y arrive pas ; ces deux mots semble avoir plusieurs sens, voire des sens contradictoires.

L'immobilité du singe blanc est telle que le gardien vient lui prendre le pouls, vérifie qu'il est encore en vie avant de regagner sa place. Ce, jusqu'à ce que le

singe blanc lui fasse signe. Il s'approche alors. Le singe blanc lui dit quelque chose à l'oreille. Le gardien s'adresse au public.

GARDIEN. – Copito de Nieve, « Flocon de Neige » pour nos amis français, désire parler. Copito de Nieve tient à déclarer trois choses avant de mourir. La première concerne le défunt Chu Lin. La seconde est un message aux enfants de Barcelone. La troisième est une réponse définitive à la question : « Dieu existe-t-il ? »

Aidé par le gardien, le singe blanc se met sur ses pieds et descend vers le public. Après avoir vérifié son équilibre, il renvoie d'un geste le gardien ? Il s'adresse enfin au public tantôt si faiblement qu'il en devient inaudible, tantôt avec une énergie retrouvée.

SINGE BLANC. – « *Mai. Mai he tingut res contra* ¹... »

Le gardien l'interrompt, lui parle à l'oreille. Le singe blanc reprend.

Rien. Je n'ai jamais rien eu contre l'ours panda du zoo de Madrid. Voilà ce que je tiens d'abord à déclarer en cet instant crucial. On a toujours essayé de nous monter l'un contre l'autre. Combien de fois n'ai-je pas entendu dire : « Le gorille albinos du zoo de Barcelone est beaucoup plus important que l'ours panda du zoo de Madrid » ? C'est le cas, probablement, mais je tiens à déclarer avec la plus extrême solennité, que je n'ai, pour ma part, jamais alimenté

1. En catalan dans le texte original : « Rien. Je n'ai jamais rien eu contre... »

pareille polémique. J'ai toujours eu le plus grand respect pour le défunt Chu Lin. J'ai toujours vu en lui un bon professionnel et cela m'aurait fait plaisir d'aller à son enterrement. Je ne l'ai pas fait parce que je ne sors jamais de cette enceinte. Je ne dis pas « enceinte » avec mépris : on m'a donné la meilleure du zoo. D'aucuns, me voyant là, s'exclament : « Il est mieux loti que bien des gens de notre ville. » Et comme ils ont raison. Cette ville m'a toujours divinement traité, et mieux encore à partir du moment où mon état a été de notoriété publique. Dès qu'elle a su que Copito était atteint d'une maladie incurable, la ville s'est vouée à Copito de Nieve. Cette queue ! Cette file d'attente interminable ! Vous êtes la preuve d'amour la plus bouleversante qu'une ville ait jamais offerte à son animal favori. Tous, sans exception, êtes venus me dire au revoir. Jusqu'au maire, qui y est allé de son discours, ce matin. Du simple mendiant au maire de la ville, tous vous vous êtes dit : « Accompagnons Copito en ce douloureux passage. » Sur ledit « passage », j'ai pas mal lu ces derniers temps. Socrate, Sénèque, Kierkegaard... Au dire de Montaigne : « Si la mort est objet d'épouvante pour Cicéron, de désir pour Caton, elle laisse Socrate indifférent... »

Le singe noir se casse la figure. Le singe blanc s'interrompt, le regarde. Le singe noir reprend sa tâche monotone.

Quand on m'a amené ici, il était déjà là. J'ai pénétré dans cette enceinte, il était là, et il faisait exactement la même chose qu'aujourd'hui. Rien n'a changé. Il me regarde parfois comme s'il allait comprendre. Il ne comprend rien. Il ne sait pas pourquoi il est là.

Vous savez, vous, pourquoi il est là ? Il sert d'élément de comparaison. Grâce à lui, vous mesurez à quel point je suis extraordinaire. Il ne serait pas là, vous ne verriez pas ce que j'ai d'exceptionnel. Il ne serait pas là, vous ne vous rendriez même pas compte que je suis blanc. Il ne serait pas là, vous ne vous arrêteriez pas à mon sourire. Il ne serait pas là, l'intelligence de mon regard ne vous étonnerait pas. Comparé à lui, franchement, est-ce que je n'ai pas l'air quasiment humain ? Il nous arrive de nous bagarrer pour une cacahuète ou un recoin ; ce n'est pas que cette cacahuète ou ce coin aient quelque valeur pour moi, mais je sais que ça vous rassure de savoir qu'en définitive, je reste un singe. Franco-phile, mais primate. Si différent de lui, pourtant... J'en arrive à me sentir plus proche de l'autre.

Il fait signe au gardien qui se précipite.

On le paye pour veiller à ma propreté et me donner à manger cinq fois par jour. Mais, je lui ai assigné une mission plus importante. Vous vous êtes sûrement demandé : « Ce singe, qui est-ce qui lui fournit des livres ? » La réponse, c'est lui. Un livre par jour. Le soir, je lui marque le titre, il revient le lendemain avec le volume. Une fois, il a confondu Montaigne et Montesquieu, mais d'une manière générale il rapporte ce que je lui demande. Pourquoi fait-il cela ? Ce qu'il reçoit en retour ?

GARDIEN. – Je fais mon devoir.

SINGE BLANC. – Pour qu'il en passe par où je veux, je le menace de porter atteinte à ma personne. Il m'arri-

verait quoi que ce soit, c'est sur lui que ça retomberait. Il est responsable de moi.

GARDIEN. – Je l'ai mal pris, au début. J'y allais à reculons et y a pas pire que d'aller bosser à reculons. C'était pas le poste dont j'avais rêvé. C'était pas à ça qu'on m'avait formé. J'ai mis un an avant de le confesser à ma femme : « *Je suis garde du corps d'un singe.* » Je le vivais comme un échec. C'est elle, c'est mon épouse, qui m'a fait voir le bon côté de la chose. Elle, oui, qui m'a fait voir que personne en ville, n'a autant de valeur que lui. De valeur symbolique, s'entend. Vous avez jeté un œil sur la petite carte, là, devant vous ? Les points rouges, c'est les endroits, dans le monde où il y a des gorilles albinos. Madrid, vous avez vu ? Pas de point rouge à Madrid. Lui faire sa toilette, c'est pas une partie de plaisir, mais à qui voulez-vous confier ça sans mettre en péril notre Copito ? Il ne mange pas une cacahuète sans que d'abord je l'aie goûtée – des fois qu'on voudrait nous l'empoisonner. En fait, il peut bien manger ce qu'il veut, la fin est imminente. Fin qui risque aussi d'être la mienne, si j'en crois mes ennemies. Ma femme, elle, prétend que non : elle dit que pour moi ce sera le commencement. C'est elle qu'a eu l'idée de la biographie : « Personne ne le connaît mieux que toi. Qui mieux que toi peut expliquer sa vision politique, ses pratiques sexuelles, les détails de l'autopsie... ? Tu prends des notes, moi je te les mets au propre ! » En plus, j'ai mis de côté quelques babioles qui n'ont l'air de rien aujourd'hui mais, le dernier soupir rendu – elle le dit ma femme – les prix vont grimper. (*Il montre quelques objets.*) Je conserve ses manuscrits. Et là, graphologiquement, on voit les paliers de son

évolution. (*Il montre un papier avec un griffonnage.*)
Signature de Copito à quatorze ans, où se lisent les tourments de l'adolescence. (*Autre griffonnage.*) La maturité de Copito. (*Autre griffonnage.*) Les années soixante-dix. Bouleversé par la guerre du Viêt-nam, Copito traverse une période de turbulences émotionnelles... Et pour finir : Copito touché par l'âge. (*Il montre un dernier griffonnage.*)

SINGE BLANC. – Je lui demande Montaigne, il m'apporte Montesquieu ; mais je l'ai puni et il n'a pas recommencé. Sept. Sept errata, j'ai trouvés, dans Montaigne – bon, lui n'est pas responsable des errata, pas plus que Montaigne. Il y a de plus en plus d'errata dans les livres. Les responsables d'errata, on devrait les fusiller. Un errata, c'est pire qu'un crime. L'errata est un crime contre l'esprit. Toujours est-il que Montaigne avec errata, vaut mieux que Montesquieu sans. Personne, comme Montaigne, n'a décrit le grand « passage ». Au dire de Montaigne, philosophe, c'est apprendre à mourir. Aussi s'est-il habitué à avoir, à toute heure, la mort présente à la bouche et à l'esprit. De rien il ne s'enquerrait autant, que de la mort des autres hommes : quelle attitude, quelles paroles, quel visage ils avaient eus à l'heure de mourir. Il pensait que pour priver la mort de l'avantage que la surprise lui donne sur nous, il faut la fréquenter et l'imaginer en tous ses visages. Anticiper l'idée de la mort, nous donne barre sur elle, pensait Montaigne. Aussi se fit-il... se fit-il...

L'épuisement l'empêche de poursuivre. Le gardien se prépare à lui porter secours et le singe noir interrompt sa tâche monotone.

... se fit-il l'archiviste de la mort. Et sa conclusion fut qu'il n'y a pas de raison d'en avoir peur.

Le gardien retourne à sa place, le singe noir à sa tâche.

Bien mieux : la mort est la dernière chose à craindre. « *Multo mortem minus ad nos esse putandum / si minus esse potest quam quod nihil esse videmus.* » Autrement dit : « La mort est moins que le sommeil, si tant est que le néant puisse avoir des degrés. » « Ni le chant des oiseaux, ni le bruit de la guerre ne pourront me réveiller » dit Montaigne. Et de s'exclamer : « Que la mort me trouve plantant des fleurs²... »

Il s'interrompt, pousse un rugissement en direction du singe noir qui vient d'empiéter sur son territoire : il le poursuit, se frappant la poitrine, faisant montre de son ancienne force.

GARDIEN. – L'Afrique. La force à l'état brut. Sons primordiaux, ciels de sang, horizons infinis. Bon, moi j'y ai jamais mis les pieds. Pour les vacances, ma femme, elle, préfère l'Europe. Pour si tu tombes malade. L'Espagne, de préférence. Tu tombes malade, le docteur parle ta langue !

SINGE BLANC. – Montaigne : « Que la mort me trouve plantant des fleurs, indifférent à sa venue et encore plus à mon jardin imparfait. »

2. Montaigne parle de choux. Juan Mayorga tient à parler de fleurs. (N. D. T.)

Treize raisons, nous dit Montaigne, de ne pas craindre la mort !

Le première, c'est qu'on ne peut l'éviter « *Ille licet ferro cantus se condant, aere / mors tamen inclusum protrahet inde caput* » ? Tu auras beau te cacher, elle viendra te tirer de ton trou. Eschyle survécut à la bataille de Salamine, mais fut tué par « un toit de tortue » qui échappa des pattes d'un aigle, en l'air. Toujours, elle saura nous surprendre. D'où ce conseil de Montaigne : « Il est incertain où la mort nous attend, attendons-la partout. »

La seconde raison étant que nous ne savons rien d'elle. Ce serait « grande simplette » de condamner une chose dont nous n'avons pas l'expérience. En revanche, l'immortalité, elle, nous serait insupportable.

GARDIEN. – Bon, si je puis me permettre, ça, tout dépend ! Tout dépend de comment ça roule pour toi. Si t'as la santé, un boulot où tu te sens utile, quelqu'un qui t'épaule dans la vie ; quelqu'un avec qui t'as des atomes crochus, avec qui tu partages les jours avec et les jours sans – parce que y a les jours sans. Ces jours stupides où tu fais les choses sans savoir, où tu vois de sens à rien, où t'enverrais le monde balader parce que tu vois de sens à rien ; des jours à pas sortir de ton lit où tu te dis : « Un jour, encore un ? Et pourquoi faire ? » Mais bon, tu prends ton courage à deux mains et tu te mets debout : « Allez, vieux, samedi c'est pas si loin. » Sauf que le samedi arrive et que faut bien dire que ton samedi tu sais pas quoi en faire, et que tout ce que tu trouves à

faire, elle, elle trouve pas ça bien, elle trouve que c'est pas une bonne idée, même si elle non plus sait pas quoi faire, et qu'elle a que des idées absurdes pendant qu'elle tourne en rond dans la maison comme un fauve en cage ; alors comme elle sait pas quoi faire, elle passe le plus clair de son temps à te faire tourner en bourrique, te foutre les nerfs en pelote, à t'en rendre malade et elle te lâche pas tant que t'es pas malade pour de bon, ce qui fait que le samedi, pas plus tard qu'à midi, toi t'as plus envie que d'une chose : que ce putain de lundi arrive et vite !

Il balance sur le singe noir ce qui lui tombe sous la main.

SINGE BLANC. – La troisième raison, c'est que, du néant, on en vient. C'est pareille folie de pleurer de ce que d'ici à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas il y a cent ans. Et Montaigne d'ajouter : « Le même passage que vous fîtes de la mort à la vie, refaites-le de la vie à la mort. Votre mort est une pièce de l'ordre universel, c'est une pièce de la vie du monde. »

La quatrième raison, étant, comme l'ont découvert les stoïciens...

Sa voix s'est affaiblie progressivement. Nous n'entendons pas ce que les stoïciens ont découvert, mais le singe blanc ne s'en rend pas compte. Sa voix se raffermir trop tard.

... ce qui confirme le point de vue stoïcien !